

LIGNES, CARTES ET CAMÉRAS: FERNAND DELIGNY ET LA TENTATIVE CÉVENOLE DE PRISE EN CHARGE D'ENFANTS AUTISTES

Marlon Miguel¹

Résumé: Au fil de plus de 50 ans, Deligny a travaillé avec des enfants et des jeunes en marge, avec ce qui fut appelé à partir du début des années 1940 l'enfance inadaptée. C'étaient à chaque fois ce qu'il appelait des « tentatives ». Ce texte interroge la tentative de prise en charge d'enfants autistes mutiques que Deligny a développée à partir de la fin des années 1960 en France, et en particulier l'usage d'outils artistiques dans cette expérimentation.

Palavras-chave: Deligny; cartographie; cinéma; autisme; inadaptation.

LINHAS, MAPAS E CÂMERAS: FERNAND DELIGNY E A TENTATIVA CÉVENOLE DE ATENDER CRIANÇAS AUTISTAS

Resumo: Ao longo de mais de 50 anos, Deligny trabalhou com crianças e jovens à margem, com estes que eram chamados, a partir do início dos anos 1940, de infância inadequada. Este trabalho, ele chamou de “tentativas”. Este texto examina a tentativa de cuidado de crianças autistas sem fala que Deligny desenvolveu a partir do final dos anos 1960 na França e, em particular, o uso de ferramentas artísticas nessa experimentação.

Palavras-chave: Deligny; cartografia; cinema; autismo; inadaptação.

1 Co-coordenador do projeto de pesquisa “Madness, Media, Milieus. Reconfiguring the Humanities in Postwar Europe” na Universidade de Weimar, Alemanha. Doutor em artes plásticas e filosofia pela Université Paris 8: Vincennes-Saint-Denis e pela Universidade Federal do Rio de Janeiro; antigo aluno da École Normale Supérieure de Paris, onde ingressou por concurso em 2008 e obteve um diploma de filosofia em 2011; mestre pela Paris 1 Panthéon-Sorbonne (M1) e Paris X Université Paris Ouest Nanterre La Défense (M2); Graduado pela PUC-Rio em Filosofia. Responsável pela organização dos Arquivos de Fernand Deligny para o IMEC. Atua principalmente nos seguintes temas: Filosofia contemporânea, estética, filosofia política, antropologia, psicanálise, psiquiatria e educação. Fora da academia, tem uma prática de circo e artes do espetáculo.

INTRODUÇÃO

Au fil de plus de 50 ans, Deligny a travaillé avec des enfants et jeunes en marge, avec ce qui fut appelé à partir du début des années 1940 l'enfance inadaptée. (1) D'abord à l'intérieur des institutions publiques concernant l'enfance inadaptée (1938-1946: l'école, l'asile, le centre social), (2) puis dans un réseau para-institutionnel d'accueil de jeunes inadaptés, La Grande Cordée (1948-1962); (3) et enfin dans le réseau de prise en charge d'enfants autistes dans les Cévennes (1967-1986/1996²). C'étaient à chaque fois ce qu'il appelait des « tentatives » – notion qui figure en opposition au « projet » ou à « l'institution » et qui sert à Deligny pour souligner la dimension expérimentale, inachevée, précaire et non-institutionnalisée de cette forme d'action. Dans « Carte prise, carte tracée » Deligny donne la définition suivante: la tentative est plus proche de l'œuvre d'art que de tout autre chose. Pour celui qui entend créer, il faut bien qu'il s'écarte du « faire comme » (Deligny, 1979/2008, p. 135).

J'aimerais donc mettre sa pratique en tentatives et sa pensée sous le signe de l'art et de l'anthropologie. Quelques éléments semblent communs aux trois périodes de sa trajectoire et méritent d'être mentionnés:

- le refus de l'expertise et de la technocratie;
- une approche esthétique des problèmes;
- une décentralisation des fonctions pour penser une action et organisation collectives ou en réseau;
- une mise en question, une suspension et un déplacement, voire une mise en perspective des concepts de « norme », « normal », « normalité ».
- L'importance des notions de « milieu », des « circonstances » et de « dispositif d'existence » à partir desquels Deligny songe à une pratique centrée sur le rôle éducatif de l'extériorité de l'espace plutôt que sur l'action d'un sujet sur l'intériorité d'un autre sujet (Miguel, 2019).

C'est parce que Deligny est passé par les principales institutions publiques qu'il pourra ensuite invoquer une position en-dehors de l'Institution, ou plutôt en marge d'elle. Avec la notion de tentative, il vise donc à souligner davantage la dimension en-dehors. Pourtant, cela ne signifie pas prendre une position contre l'institution ni anti-institutionnelle. Il s'agit d'une autre chose qui peut éventuellement se mettre en rapport avec le dedans de l'Institution et être capable de la basculer.

1 L'AUTISME OU L'AUTRE GRAVITÉ

En 1967, Deligny, un petit groupe de personnes (Any et Gisèle Durand, Guy et Marie-Rose Aubert, Jacques Lin) et un gamin autiste (Jean-Marie J., renommé

2 Le « réseau » – c'est-à-dire, les différents lieux (les « aires de séjour ») qui accueillent chacune quelques enfants autistes – dure à proprement parler jusqu'en 1986, mais Deligny continue de vivre avec des personnes autistes dans un dernier lieu de l'ancien réseau jusqu'à sa mort en 1996.

plus tard par Deligny « Janmari ») s'installent dans les Cévennes, dans le sud de la France, pour créer un réseau de lieux de vie pour des enfants sévèrement autistes et mutiques. Le réseau, dispersé sur un vaste territoire, est constitué par de différents lieux (des « aires de séjour ») où un ou deux adultes – appelés par lui des « présences proches » – vivent avec entre deux et six enfants. Les aires de séjours fonctionnent de manière très variée et peuvent être un simple campement, une maison avec un potager, ou un élevage des chèvres ou un four pour produire du pain, etc. Elles sont à la fois interconnectées et indépendantes pour expérimenter, comme on veut, la vie dans le territoire. Cette interconnexion est cependant médiatisée par Deligny et l'aire de séjour où il vit (Graniers). Les adultes de différents lieux viennent voir Deligny pour discuter de la pratique plutôt que les autres adultes dans les autres lieux. Ils viennent le voir dans son bureau de manière périodique pour discuter les actions, les pratiques et les différents dispositifs mis en place sur les aires de séjours, ainsi que les difficultés rencontrées. Ainsi, Deligny et Graniers constituent le point nodal du réseau.

La période la plus active du réseau a lieu entre 1974 et 1978 avec sept lieux différents. En plus des enfants qui y vivent de manière permanente, le réseau reçoit, chaque année pendant les vacances d'été, environ trente enfants – parfois même une quarantaine – envoyés par différentes établissements et familles en France. Une dizaine d'adultes y vivent et sont assistés par des stagiaires.

Le début de la tentative date de 1967 lorsque Deligny déménage à Gourgas, une propriété de Félix Guattari. En 1968, il emménage, pas très loin, dans une maison du hameau de Graniers. Suite au déménagement, le réseau à proprement parler commence à se constituer avec la création, en 1969, d'une autre aire de séjour, l'Île d'en bas, proche et en contre-bas du hameau. Puis, en 1970, le Séré est créé par Jacques Lin. Ce lieu, sans aucun doute central et où au début on élevait des chèvres, est un campement et le « laboratoire » du Réseau, là où l'expérimentation spatiale fut menée jusqu'à ses dernières conséquences. Il a duré jusqu'à 1986, quand le réseau comptait encore une douzaine d'enfants dont trois permanents: Janmari, Gilles T., Christophe B. Le Réseau vit de manière très simple avec ce qui y est produit et vendu dans les environs, avec l'argent donné par les parents et les aides locales des voisins – dont notamment des dons de récoltes des paysans de la région.

La tentative est définie par ce principe très simple: « vivre en présence proche » d'enfants autistes. « Présence proche » et non pas donc éducateur, soignant ou thérapeute. La première tâche des présences proches est de faire exister ces lieux de vie où ils cohabitent avec des enfants profondément autistes. Au sein de cette vie quotidienne, se déploient trois activités centrales de recherche: l'écriture de Deligny; le tracer de cartes par les présences proches; et l'enregistrement de documents filmiques – le « camérer », comme l'appellera Deligny et dont écrits sont réunis dans un ouvrage à titre homonyme à paraître (Deligny, 2021) –, également par quelques adultes vivant dans le Réseau. Les présences proches ne cessent d'enregistrer le quotidien et de produire des archives de ce qu'ils font – grâce aux cartes, aux photographies, aux films. Et Deligny ne cesse, à son tour, à travers son écriture, de rendre lisibles ces matériaux et de déployer sa réflexion à partir d'eux.

La tentative n'est donc pas définie comme un processus thérapeutique, comme une institution de soin ou même comme un foyer d'accueil. Il s'agit d'une recherche, d'aller voir jusqu'où le « mode d'être » de l'adulte « normal » parlant pourrait changer par le fait de vivre proche et en permanence avec ces enfants – quels changements dans leurs corps et leurs gestes, dans leur sensibilité ?

... il s'agissait, cette fois-ci, à partir de la vacance du langage vécue par ces enfants-là, de tenter de voir jusqu'où nous institue l'usage invétéré d'un langage qui nous fait ce que nous sommes, autrement dit de considérer le langage à partir de la « position » d'un enfant mutique comme on peut « voir » la justice – ce qu'il en est de – « de la fenêtre » d'un gamin délinquant (Deligny, 1975/2017a, p. 691).

Dans notre 'pratique', quel est l'objet ? Tel ou tel enfant, sujet 'psychotique' ? Certes pas. L'objet réel qu'il s'agit de 'transformer', c'est nous, nous là, nous proches de ces 'sujets' qui, à proprement parler ne le sont guère et c'est pourquoi, ILS y sont, là. (Deligny, 2018³, p. 565).

Ce déplacement peut être défini à partir de cet extrait comme un renversement de perspective: regarder notre position (celles de sujets dotés de et structurés par le langage verbal) à partir de la position mutique. Deligny assume une position anthropologique plutôt qu'à proprement parler psychiatrique. Il s'agit d'aller regarder non pas des anormaux, mais des individus structurés autrement, qui montrent ce que Deligny appelle un autre « mode d'être ». Il vise à décrire l'inventaire des coutumes, des mœurs, des « agirs » d'un autre mode d'être et par là il met en question ses propres coutumes, mœurs et « agirs ». À partir de ce renversement de perspective, une autre manière de penser et d'être pourrait être prise au sérieux et même si elle ne peut pas être tout à fait comprise, elle pourrait au moins être signalée, reconnue – elle pourrait, c'est son pari, obtenir le droit d'exister. Au lieu de juger (préjuger) comme malade un enfant qui manifeste des crises de désarroi complet, au lieu de « combler » ces situations avec des suppositions, Deligny préfère décrire et observer ce qui déclenche le désarroi dans l'enfant selon le mode d'être que lui est propre. Toute la démarche consiste en cela: voir les procédures propres et communes liées à des enfants qui n'ont pas l'usage du langage.

De l'absence du langage parlé et suivant un raisonnement qui emprunte plusieurs notions à la psychanalyse lacanienne – qu'il déplace et radicalise toutefois –, Deligny s'autorise à faire un saut important: ces enfants mutiques ne sont pas un « je », n'ont pas de « moi », bref, ne sont pas à proprement parler des « sujets ». Cette proposition, certes polémique, sert à établir une stratégie clinique, une stratégie d'accueil et de prise en charge, non pas de « normalisation » de l'individu autistique. Cette stratégie se traduit ensuite dans le langage écrit qu'il cherche pour faire le récit de cette expérience, en particulier dans l'usage des infinitifs, là où la personne n'est pas conjuguée. Il invente encore une formule à propos de ce mode

3 Lettre à Louis Althusser, Septembre 1976.

d'être autistique qui me paraît intéressante et que je transcris ainsi: sans toi(t) ni moi

Deligny radicalise d'une certaine manière le geste fait par Jacques Lacan (1964) lorsque celui-ci réintroduit la psychose dans le champ analytique: la psychose n'implique pas simplement un désordre total, mais elle implique un nouvel ordre. C'est aussi ce qu'affirme Georges Canguilhem (2011): la pathologie est toujours l'imposition de nouvelles modalités de rapport entre l'individu et le milieu. Dans ce que nous appelons désordre, il y a toujours un ordre immanent, qui fonctionne selon une logique, une normativité et une tendance qui lui sont propres.

Deligny fait de l'autisme quelque chose⁴ qui provient « d'une autre gravité », d'une « autre structure », d'un « autre mode d'être », d'un « autre pôle » qui cohabite avec d'autres. L'autisme n'est plus pensé comme un défaut, un handicap, un manque, mais à partir de sa propre positivité. Cette positivité est identifiée à partir de la reconnaissance des régularités qui renvoient à un mode de fonctionnement différent de celui des personnes qui ont l'usage de la parole. Ces régularités sont pour l'individu autiste, par exemple:

- La nécessité impérieuse d'un « immuable » – c'est-à-dire, l'organisation et la régularité totale des choses dans l'espace, la séquence et la répétition des tâches dans le temps.
- Le « réitérer » de certains gestes tels que le balancer, le regard fixe sur les mains ou le tourner autour de soi-même (ce que l'on appelle aujourd'hui « stéréotypie », mais c'est un terme que Deligny préfère ne pas employer).
- o La prédominance de la dimension spatiale sur la dimension temporelle et symbolique en ce qui concerne la représentation du milieu.
- L'absence de rapport de dualité (sujet-sujet/ sujet-objet).
- Un rapport non pas à des objets, mais à des Choses, auxquelles l'individu autistique est attaché organiquement, symbiotiquement, à elles. C'est cela, il me semble, qui pourrait être synthétisé par la formule être sans toi(t) ni moi

Avec cette formule, Deligny synthétise beaucoup d'éléments concernant une description de l'autisme. D'abord, l'idée qu'il y a une suspension chez l'individu autiste de l'attention, ainsi que de l'unification de l'expérience sensible. En outre, L'absence de langage discursif et de la capacité de nommer les objets implique chez l'autiste un ordre où l'orientation est beaucoup plus spatiales que proprement symbolisante: pas d'objets nommés, donc séparés du corps, pas de principe de différenciation de « soi » par rapport aux objets (pas « d'avoir », c'est-à-dire, l'idée de posséder des objets qui nous sont extérieurs). D'où la prédominance de la dimension de « l'être » face à celle de « l'avoir », et le déplacement ainsi du mode

4 Je pense ici à la distinction entre « objet » (supposant donc un sujet) et « chose » – *das Ding*, en allemand, et dont Sigmund Freud a associé à une « chose non-assimilable ». Le mot « chose » est souvent employé dans les textes de Deligny.

d'existence qui suit un principe de la possessivité (avoir ou non un objet qui lui est extérieure) vers celui qui suit un principe d'indifférenciation avec les *Choses*: les choses apparaissent dans l'espace comme le prolongement, voire comme des parties du corps de l'individu autistique⁵.

Afin de « respecter » cet ordre immanent, Deligny cherche des expressions compatibles avec ces différents principes. Il cherche ce que j'appelle de *modes d'exposition non-interprétatifs*. C'est pourquoi la grande « trouvaille » du Réseau, ce sont les cartes. Elles sont descriptives, exposent, sans interpréter, les gestes, les mouvements et les attitudes des enfants en les traduisant par des lignes.

2 L'ESPACE ET LE TERRITOIRE

Deligny évite d'interpréter ces constantes, car ce serait les renvoyer au mode de fonctionnement qui est familier à ceux qui ont l'usage du langage et le prendre comme modèle normatif. Il y a en effet, dit-il, une « géographie » du corps du « bonhomme », du sujet doté de parole, qui nous fait dire et situer les choses à partir des positions et des repères qui sont les nôtres. Il s'agit, dans la démarche de la tentative, de repérer une autre géographie. Les cartes exposent ces autres constantes, qui fonctionnent à la fois comme repérage d'une autre image et comme confirmation de la première, celle du sujet « normal » parlant. En proposant de penser à une « autre gravité », Deligny peut reconnaître des aspects communs entre les différents enfants autistes sans pour autant les réduire au manque, au handicap, à la maladie, au « cas ». Leur inadaptation est ainsi due au fait que les conditions imposées par la majorité des hommes – qui fonctionnent, eux, par la parole – n'est tout simplement pas favorable à leur « mode d'être ».

La clef clinique de la tentative est l'investissement territorial selon un mode très particulier. Le territoire est structuré et installé selon ce que Deligny appelle le « coutumier » et « l'immuable », à partir d'une série de consignes:

1. la non-adresse aux enfants;
2. le refus du face-à-face;
3. l'attention à l'emplacement de choses;
4. la mise en ordre, le rythme et la ritualisation imposés aux tâches quotidiennes.

Ces consignes constituent des stratégies cliniques dont le support est une approche esthétique; ce sont non pas des principes absolus, mais des configurations pratiques dont le but est de créer une disponibilité des corps présents dans l'espace.

5 Évidemment Deligny refuse à faire toute description systématique de l'autisme. Certes, il observe des éléments qu'il décrit ensuite (le réitérer de gestes, l'importance de l'espace, l'absence de sujet, etc.), mais il n'offre pas d'explications. Son but n'est nullement d'offrir une « théorie de l'autisme », tout au contraire. Il me semble toutefois juste de réinscrire ses idées dans une description plus systématique et qui dialogue, en particulier, avec plusieurs théories psychanalytiques – freudo-lacaniennes, mais aussi post-kleinienues.

Ainsi, ce qui compte dans le territoire, ce sont l'emplacement de choses et des objets, les déplacements coutumiers, d'un point à l'autre, faits par les adultes pour accomplir les différentes tâches. Ce sont ces éléments qui constituent « l'aire de séjour ». C'est donc, la mise en ordre « coutumière » qui permettrait à l'enfant, selon Deligny, de pouvoir décomposer les choses dans l'espace et d'organiser sa perception.

Mais si l'espace est la clef de ce processus, c'est parce qu'il permet une démarche où le savoir supposé du sujet parlant concernant quoi faire par rapport à l'enfant peut être mis en suspens. Les présences proches se mettent en retrait, laissent jouer l'imprévu et le hasard, évitent des interventions constantes. En outre, les interventions sont conçues moins comme des actions directes sur l'enfant que sur et *à travers* le territoire, sa disposition et son installation. La présence proche joue plutôt le rôle d'une fonction de mobilisation de l'attention capable de réunifier son expérience sensorielle. Elle le fait grâce à la constance de ses gestes et des choses à faire, aussi bien que par le rythme imposé à la vie quotidienne.

C'est par les marges, c'est-à-dire, en faisant ce qu'il faut faire pour l'espace – et non pas pour les enfants – que le processus thérapeutique et clinique a lieu. Le hasard y joue un rôle déterminant: la rencontre avec certains gestes et choses, avec certains chemins ou activités, déclenchera chez l'enfant « l'agir ». L'enfant agissant « se » sent participant à ce territoire, il s'intègre et joue un rôle, ne serait-ce que le moindre.

Deligny conçoit la tentative et l'espace « thérapeutique » d'une manière dépsychologisante et selon trois principes: le territoire, l'imprévisibilité et le hasard. Il s'agit non pas de comprendre l'intériorité de l'enfant – ce qui demanderait forcément des pratiques d'interprétation et de projection de soi sur l'enfant –, mais de penser des pratiques qui permettent le passage à l'activité de ces corps dans l'espace, même si cette activité, différemment du sujet parlant, ne passe pas par la parole.

La position énoncée par Deligny (qui reprend des auteurs aussi divers que Claude Lévi-Strauss, Henri Wallon, Konrad Lorenz et Léroi-Gourhan) dégage un certain *anti-clinicisme*, une résistance à la clinique et à la psychanalyse. Cela n'empêche pas pour autant qu'une forme de clinique ait lieu. Cet *anti-clinicisme* peut être compris d'abord à travers la position non-institutionnelle du réseau, puis par la mise en rapport faite par Deligny entre « cure » et « normalisation ». Les partisans de la psychiatrie conventionnelle comme ceux de l'antipsychiatrie, dit Deligny, pourraient tomber dans le même piège: qu'il y ait une clinique capable de faire tendre l'aliéné, ne serait-ce que virtuellement, à une « norme » – que tout aliéné puisse et doive être traité « en sujet » (Deligny, 1979/2017, p. 137)⁶.

Tout cela concerne une position théorico-philosophique importante qui fait face à l'humanisme classique (Miguel, 2016). Deligny ne définit pas « l'humain »

6 Le mot de « norme », comme il apparaît dans le texte de Deligny, doit être plutôt compris en tant qu'un « code abstrait », une « matrice » ou ce qu'il appelle ailleurs une « *image* iconique », ce qu'un individu doit incorporer pour devenir un sujet « *normal* ».

par le sujet et son but n'est pas de prendre les enfants autistes pour des sujets. L'effet pratique de cette position se voit dans les aires de séjour où il y a très peu de relation au sens ordinaire d'intersubjectivité (rapport dialogique, contact visuel, adresse visuelle, corporelle, verbale, échange sujet-sujet). Comme remarqué plus haut, si les enfants n'ont pas accès au langage verbal, alors ils ne sont pas à proprement parler des sujets (parlants) et ne doivent pas être traités en tant que tels. C'est pour cela que toute approche directe sujet-sujet doit être, du point de vue d'une stratégie clinique, écartée. D'où son *anti-clinicisme* qui n'empêche pas pour autant qu'une certaine forme très particulière de clinique ait lieu.

3 LA CARTOGRAPHIE

La « carte » est un nom générique pour les « tracer » faits par les adultes vivant dans le Réseau. Il y a des cartes de gestes, d'une pièce, d'un grand territoire, d'un certain espace, d'un événement particulier, de déplacements. Elles concernent en général un enfant, mais peuvent différencier les différents individus qui se trouvent dans son espace. Elles sont normalement diachroniques, de sorte qu'on voit simultanément différentes choses à faire dans l'espace, mais souvent elles peuvent aussi faire le récit d'une série d'actions ou d'un événement. Les cartes sont faites dans différents formats – 50x65cm, 65x55cm, 28x44cm, 56x44cm, 49x31cm, 31,5x40cm, etc. – selon le type de feuille disponible. Souvent, une carte de base est tracée, par exemple du territoire, puis des calques en papier végétal viennent se superposer les unes sur les autres. Enfin, les cartes élaborent un certain nombre de codes qui se développent au fil des années – tels que : « les lignes d'erre », qui sont tracées en encre de chine ; les adultes prennent la forme d'un petit « bonhomme », souvent sans tête et en vert ; les « simulacres » sont représentés par une ligne noire brisée, etc. Ces codes peuvent encore devenir plus ou moins abstraits, lorsque le bonhomme devient, par exemple, un simple trait vert vertical.

Deux éléments sont essentiels pour comprendre la fonction des cartes.

1. Tracer des cartes est tout d'abord une manière de « contrôler l'angoisse thérapeutique » (Deligny 1975/2017, p. 847-848) des présences proches. Pour calmer les adultes et leur volonté de faire quelque chose *pour* les enfants, Deligny leur suggère plutôt de se mettre à tracer. Le tracer des cartes est en accord avec ce principe « de passivation » (Miguel, 2020) que l'on retrouve souvent chez Deligny. Les cartes serviraient encore à détourner la violence inhérente au verbe qui tend à fixer les enfants en certaines positions énoncées par le sujet parlant observateur.

2. Les cartes sont la façon retrouvée pour installer le territoire afin de créer un espace de vie adapté et propice aux enfants. Les cartes permettent de rendre l'espace visible, mais aussi d'*exposer* l'autisme et son fonctionnement. Il s'agit donc de tracer pour évacuer le sujet (et le regard subjectif) et voir, selon la formule tardive et récurrente de Deligny, « ce qui ne se voit pas ».

La pratique des cartes est utile, d'une part, pour investir l'espace des aires de séjour en les installant et, d'autre part, pour lire, relire et prescrire les gestes des

adultes, en aidant à élaborer des « techniques du corps » (Mauss, 1936) capables de mettre les adultes dans un certain *état clinique*. Les présences proches, développent des techniques pour évacuer l'excès de présence et la fonction de soignants, et avec les cartes ils peuvent installer une *zone de proximité* essentielle pour le déroulement de la vie commune et son aspect thérapeutique.

Ce que Deligny appelle des « dérives » concerne les effets de tout ce qui est introduit pour défaire un peu *l'empire du langage*. Elles concernent tout d'abord l'écriture elle-même de Deligny qui vise à tordre le langage pour que quelque chose hors-langage puisse y passer. Ensuite, les dérives concernent ce que la pratique de l'espace, la mise en scène de la vie et les *chorégraphies* produisent. Elles sont l'effet de cette large pratique où objets, personnes, gestes sont tout autant de *choses*, de pierres ou de planches de bois constituant le « radeau »⁷. Les dérives concernent ainsi les présences proches dans leur quête qui vise à ponctuer le *modus operandi* du « faire » pour pouvoir établir le territoire-milieu propice aux enfants autistes. Ceux-ci, à leur tour, *capturés* par le territoire et ses activités, *capturés* au sein de l'installation spatiale, deviennent capables de prendre des « initiatives » – c'est-à-dire, de quitter leur état de passivité pris dans stéréotypies pour passer à l'activité.

Pourquoi alors parler des « lignes d'erre » concernant « l'agir » des enfants autistes ? Les « lignes d'erre » viennent se superposer et traverser les « lignes coutumières » ou « d'usage coutumier » liées aux « faire », aux activités « coutumières » des adultes parlants. Elles ne sont pas un écart ou une fuite par rapport au « coutumier », mais, bien avant, viennent s'inscrire sur lui. Cependant elles ponctuent le *bon sens* du sujet « normal » de par le fait des « détours » et « arabesques » incompréhensibles qu'elles expriment. Elles montrent comment l'enfant « erre » dans l'aire de séjour mais en fonction précisément de cette aire – c'est-à-dire, comment l'enfant reste dans le sillage, dans les alentours des tâches et trajets effectués par les adultes dans l'aire de séjour.

Les cartes possèdent donc ce but essentiel *d'exposer* l'installation, de voir en quoi et comment il est possible de la retravailler davantage, de mieux l'installer. Est-elle encore « efficace » ? « Permet-elle » l'agir des enfants ? Le « permettre » est un des mots-clés pour Deligny, mais il ne s'agit pas d'une abstraction, ni d'un *laisser-faire* : il s'agit d'une stratégie territoriale fondée sur une attention constante – attention à l'espace, à l'emplacement des choses, à l'installation.

Présences proches

Avec le terme de « présence proche », Deligny écarte l'idée du « soignant » et fait valoir deux éléments : celui de la *présence* et celui de la *proximité*. Il s'agit

7 Deligny se vaut de l'image du « radeau » pour parler de la tentative cévenole : « Pour ce qui nous concerne, nous ne pensons pas qu'un radeau [...] préfigure les 'bâtiments' – je veux dire les institutions consciencieusement concertées – de demain ou après-demain. Il y va d'autre chose : archaïque, élémentaire, au plus juste des relations nécessaires, ce radeau-ci l'est, parce que c'est pratique pour la *pratique*, que nous cherchons » (Deligny, 2017, p. 1007). Voir aussi, le livre fondamental de Jacques Lin (2019).

cependant d'une présence très particulière, liée au fait d'être « là ». Non pas être là « pour », mais y *être* tout simplement. Être présent, mais pas trop, en écartant la surcharge de la présence grâce aux tâches diverses concernant le territoire. La présence proche a l'air absent, elle évite de s'imposer à travers le langage ou par l'interdiction ; mais elle est proche, en veille permanente.

Ce sont les présences proches qui tracent les cartes. Les cartes constituent précisément des outils qui aident à tracer une zone commune, cette *zone de proximité* dans laquelle l'enfant vient s'installer. Cette zone est tracée grâce à la constance des mouvements de l'adulte, des tâches et des choses à faire. Et même si elle poursuit ce qu'elle a à faire, la présence proche développe une attention, une écoute qui s'affine au fil du temps. Elle évite d'adresser la parole ou même le regard à l'enfant, elle maintient sa distance, d'où l'impression de son absence, mais elle est là. L'enfant – ou les enfants – passent leur temps à habiter son ombre, tournent autour de cette présence comme si elle constituait un centre de gravité. Dans *Nous et l'innocent*, il est possible de lire une définition intrigante:

La présence proche, c'est un peu quelqu'un qui laisse marcher dans son ombre... Les trajets d'usage de Gisèle, bien qu'étant d'usage, ne sont pas indépendants du fait que M. va, vit, marche dans son ombre. Une tentative, c'est ça. Ce n'est pas fait pour. On n'était pas à Saint-Yorre pour Yves, mais il nous est advenu. À partir de ce moment-là, nous avons partie liée. C'est une autre façon de dire: cause commune (Deligny, 1975/2017a, p. 707).

La proximité est donc en rapport à une zone créée autour de l'adulte grâce à la constance de ses gestes, tâches, activités. L'adulte doit s'occuper du territoire, mais il le fera de sorte que l'enfant puisse intégrer les tâches selon son gré. Il ne lui impose rien, il ne lui demande rien ; « L'enfant prend part à ce que fait l'adulte, ou non, au fur et à mesure, à sa propre manière.

La présence proche a une fonction organisatrice: aider, par sa présence et un type *d'écoute*, à l'organisation et à l'unification sensorielle, bref à la constitution du corps propre d'un autre individu qui était jusqu'alors non-contenu, qui n'avait pas de bords. Si la présence proche est « repérée » par l'enfant, cela veut dire qu'un pas vers la constitution du corps propre a été faite – et que la relation de l'enfant aux choses est devenue peut-être un peu moins celle d'une *fusion symbiotique*. C'est parce que son corps s'unifie qu'il peut prendre une initiative et, sur ce point, Deligny est lui-même explicite : « c'est de par cette fonction organique du repérer que se mobilise, 's'unifie' – ne serait-ce que par instants – l'individu proprement dit, capable alors d'initiatives » (Deligny, 1978/2017, p. 1151).

La critique constante de la parole chez Deligny doit être comprise tout d'abord à partir de ce point : son rapport à l'adresse, au « faire signe » à l'autre. Si le cri du bébé peut être déjà vu par le psychanalyste comme une certaine modalité d'adresse, de demande, Deligny vise à enlever le poids de *l'instrument clinique* de ces manifestations, vu que ces enfants ne sont pas structurés par le langage et vivent dans un monde où il n'y pas d'autre et où toute adresse peut être très mal vécue par l'individu autiste – presque comme une sorte d'*intrusion*. Les désarrois, et diverses

crises lorsqu'on regarde un enfant autiste dans ses yeux, seraient-ils en rapport à un *mécanisme de résistance* à la structuration et à l'entrée dans le langage discursif ? Si c'est le cas, pour vaincre cette résistance, il faudrait justement trouver d'autres moyens que les moyens verbaux pour créer sorte de lien – ne serait-ce que très fragile – et un bien-être pour les enfants. Tant que l'on en reste à utiliser la parole et *l'adresse*, l'enfant ne fera que s'enfoncer dans cette *résistance*. Déjà, en 1968, dans un *Cahier de la FGÉRI* (Deligny, 2017), Deligny écrivait un texte intitulé *Un langage non-verbal* en affirmant que l'axe de sa recherche serait non pas la parole, mais les « gestes », les « tracés des actes » et des « objets à manier » – compris comme des outils qui constituent une autre forme de langage. À partir de cette recherche, il deviendrait possible de réinventer un « milieu proche » selon « d'autres coutumes ».

La tâche de la présence proche est de fabriquer un *lieu* en-deçà et en-dehors de la présence massive de la parole ; s'en tirer, pour alors « y » être ; être sans être tout à fait là, sans être *trop* là et pour que de cette manière quelque chose puisse se passer, un lien puisse se constituer. Car tout le problème est là : si le sujet qui est de parole donne déjà en avance les règles de l'espace, alors ceux qui n'ont pas la parole, ne pourront pas l'occuper sinon selon une adaptation normalisatrice, parfois trop violente. Pour la constitution du « commun », il est donc essentiel de s'en tirer, d'investir une *passivation*. C'est ainsi que les présences proches pourront « permettre ». Isaac Joseph remarque dans un texte du premier *Cahier de l'immuable* :

Comment permettre ? En supprimant ce qui est *en trop*, ce qui est *pour* les gamins, ce qui transforme tôt ou tard la présence proche en thérapeute ou en moniteur. Mais aussi en respectant le *pour rien*, les ampoulades du geste non finalisé, les pleins et les déliés de l'écriture corporelle, en respectant le *pour rien* des choses et des gestes, ceux des gamins, ceux de nous autres (Deligny⁸, 1975/2017, p. 855).

Permettre, c'est tout d'abord respecter le « pour rien », c'est-à-dire, ne pas ramener le geste de l'enfant à son incomplétude, mais le saisir en tant que tel ; ne pas dire que le geste est inachevé, imparfait, handicapé, mais saisir le mouvement propre qui est le sien. Les enfants ont en effet leur « écriture corporelle » singulière et il s'agit d'en donner le sens non pas par le manque – ce que le geste devrait accomplir – mais par la plénitude du geste en mouvement.

La démarche dans le réseau, celle des présences proches, n'est pas de supposer une non-différence entre le normal et l'anormal, mais bien plutôt de mettre en suspens l'aspect qualitatif de la différence, tout en assumant la différence. Cela permet de respecter l'existence de la différence entre deux – ou plusieurs – « modes d'être », en même temps que de voir les passages, de souligner *l'entre*. *Entre* le « faire » de l'adulte normal et « l'agir » de l'enfant autiste, et grâce à la pratique territoriale, il y a un lien possible qui se construit.

8 Isaac Joseph (1943-2004) dans Deligny. Joseph agrégé de philosophie, sociologue et enseignant à l'université Lumière Lyon. Il puis à l'Université Paris X, Nanterre. Il rencontre Deligny en 1974 pour réaliser un reportage qui paraît dans *Libération*.

Dans l'espace installé, les présences proches introduisent des gestes « *pour rien* », comme ils y installent des choses « *pour rien* ». Ces gestes et ces choses n'ont pas en principe de signification précise. On les expérimente, on voit s'ils produisent un effet positif, si les enfants les repèrent. Les gestes pour rien – appelés aussi « simulacres » – sont des *signaux*, ou des signes sans signifiante, qui servent uniquement à ponctuer et à donner un rythme aux tâches quotidiennes (aux « faire »). Il y a des objets disposés dans l'espace qui font des bruits ou qui sont utilisés chaque fois que quelqu'un y passe, comme la « pierre à permettre », par exemple – un endroit où on lançait une pierre ressemblant à un dé. Ou encore un adulte qui tape dans les mains.

4 CONCLUSION

Dans les « aires de séjour », c'est donc toute une sphère *ritualisée* qui est introduite – sphère cependant vidée de son aspect symbolique, qui vise à rester uniquement sur sa dimension gestuelle. Le « pour rien » n'est ainsi rien d'autre qu'une manière retrouvée par les adultes parlants de reproduire ce geste autiste à l'air inachevé. Mais ils sont conscients qu'imiter, reproduire, est une tâche vouée à l'échec. D'où la nécessité alors d'une stratégie *pratique* : l'esthétisation, cette sorte de *chorégraphie*, voire de *mise en scène* des activités diverses grâce auxquelles la subjectivité des adultes est « quasiment » effacée.

La « tentative » des Cévennes se structure, d'une part, sur un mode d'observation *éthologique* – c'est-à-dire d'observation non-interprétative des enfants autistes, selon leur fonctionnement propre et en décrivant leur *Umwelt*⁹ propre – et, d'autre part, un mode d'observation *auto-ethnologique* – c'est-à-dire, de description du mode de fonctionnement du sujet parlant et de ce en quoi celui-ci peut être nocif à ceux qui ne lui sont pas semblables. En ce sens, l'usage d'outils artistiques – la cartographie en premier lieu, mais aussi les caméras – sont conçus comme formes de *décentrement* du regard vicié, du regard « aveuglé » par ses habitudes, par ce qui lui est familier, par la parole elle-même.

Le but de ce décentrement du regard et de cette double forme d'observation est la transformation tant du sujet parlant accueillant que des individus en état de souffrance accueillis. Et loin d'*imaginer* que leur souffrance serait diminuée par leur « adaptation » ou « normalisation », le but de la tentative est, à travers cette double transformation, de créer un nouvel espace commun, de *contact* et de coexistence des différents *Umwelten* (milieux). « Commun » radical, pourtant précaire, instable, toujours à reconstruire – tel est sans doute la visée de la tentative de Deligny et de son collectif dans les Cévennes.

9 « Milieu », tel comme le comprend Jakob von Uexküll (1965), c'est-à-dire le monde perçu / le mode de percevoir spécifique d'un animal (*Merkwelt*) et leur monde d'effets (*Wirkwelt*).

REFERÊNCIAS

- CANGUILHEM, Georges. **Le normal et le pathologique**. Paris: PUF, 2011.
- DELIGNY, Fernand. **Carte prise, carte tracée**. L'Arachnéen et autres textes. Paris: L'Arachnéen, 1979/2008.
- DELIGNY, Fernand. **L'Arachnéen et autres textes**. Paris: L'Arachnéen, 2008.
- DELIGNY, Fernand. Nous et l'Innocent. In: Deligny, Fernand. **Œuvres**. Paris: L'Arachnéen, 1975/2017a.
- DELIGNY, Fernand. Cahiers de l'Immuable/1: Voix et voir. In: Deligny, Fernand. **Œuvres**. Paris, L'Arachnéen, 1975/2017.
- DELIGNY, Fernand. Le croire et le craindre. In: Deligny, Fernand, **Œuvres**. Paris: L'Arachnéen, 1978/2017.
- DELIGNY, Fernand. **Œuvres**. Paris: L'Arachnéen, 2017.
- DELIGNY, Fernand. **Correspondance des Cévennes**. 1968-1996. Paris: L'Arachnéen, 2018.
- DELIGNY, Fernand. **Camérer**. Écrits sur le cinéma et l'image. Organisé par Sandra Alvarez de Toledo, Anaïs Masson, Marlon Miguel et Marina Vidal-Naquet. Paris: L'Arachnéen, 2021.
- LACAN, Jacques. **Les fondements de la psychanalyse**. Séminaire 11: 22 de abril de 1964. Disponível em: <http://staferla.free.fr/S11/S11%20FONDEMENTS.pdf>. Acesso em: 03 nov. 2025.
- LIN, Jacques. **La vie de radeau**. Marseille: Le mot et le reste, 2019.
- MAUSS, Marcel. Les techniques du corps. **Journal de Psychologie**, XXXII, 3-4, 1936. Disponível em: http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/6_Techniques_corps/Techniques_corps.html. Acesso em: 03 nov. 2025.
- MIGUEL, Marlon. **À la marge et hors-champ : l'humain dans la pensée de Fernand Deligny**. 2015. 617 f. These (Doutorado em Artes Plásticas e Filosofia). Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, Paris, França, 27 fev. 2016. Disponível em: <https://www.theses.fr/2016PA080020>. Acesso em: 03 nov. 2025.
- MIGUEL, Marlon. Pour une pédagogie de la révolte: Fernand Deligny, de la solidarité avec les marginaux au perspectivisme. **Cahiers du GRM**, 14, 2009. Disponível em: <https://doi.org/10.4000/grm.1696>. Acesso em: 03 nov. 2025.
- MIGUEL, Marlon. Cartes, objets, installations: le problème de l'art dans la pensée et dans la pratique de Fernand Deligny, **La Part de l'Œil**, n° 33/34, 2020. Disponível em: <https://repositorio.ulisboa.pt/entities/publication/80d6851d-db0a-4358-9de4-f6553bbaf05c>. Acesso em: 03 nov. 2025.
- UEXKÜLL, Jakob Von. **Monde animaux et monde humain** suivi de *Théorie de la signification*. Traduit par Phillippe Muller. Paris: Denoël, 1965.